

Le quartier de mon enfance

Par Arlette Bompart
d'après le récit de Roland Noyrigat



Je vous propose aujourd'hui une promenade dans l'un des coins les plus anciens et autrefois les plus animés de notre ville : le Voultre. Elle débute rue Désiré Mazars, devant un atelier de serrurerie. Là, M. Casimir Cadaux créait et forgeait, entre autres, des calibres pour diverses ganteries millavoises. Un peu plus haut, derrière les vitres d'un semblant de boutique, Madame Commandré cousait, cousait, confectionnant robes, manteaux... Il est vrai que dans ces années 40, nous portions des vêtements

taillés sur mesure et cousus par les mains habiles d'une couturière. Je n'abuse peut-être pas en disant que chaque quartier avait la sienne. Cependant, la plupart du temps, la mère de famille achetait le tissu, assumait elle-même cette fonction, réalisant ainsi des économies. Quand de nombreux enfants vivaient au foyer, après quelques retouches si nécessaire, les benjamins héritaient des habits de leurs aînés.



Me voici rue du Voultre. A l'angle, une charcuterie, modeste, tenue



par Laurencie. Ah, sa réputation ! Les clients venaient s'y servir en nombre, irrésistiblement attirés par ses produits de première qualité. Un régal de savourer pâté, fricandeaux, saucisse, pieds de porc... A certaines heures, les odeurs alléchantes émanant du magasin, donnaient aux passants l'eau à la bouche et l'envie de pousser la porte. Dans cette même maison, logeaient les frères Fourgeau. De vrais fumistes ! Attendez, au sens propre du mot ! On les appelait lorsqu'une cheminée ne tirait pas, lorsqu'elle refoulait la fumée dans la pièce...

L'épicerie, face à la rue des Cuirs, ressemblait à toutes celles de l'époque. Dans le fond, un comptoir avec le tiroir-caisse. Trônait, au-dessus, la balance Roberval accom-



sa boîte de poids en laiton et de ses masses hexagonales de 2 à 0,1 kg, en fonte, munies d'un anneau. Devant, bien en vue, pour attiser la convoitise des gamins, dans leurs boîtes distinctes, nougats, bouchées, rouleaux de réglisse, caramels ; dans des bocaux, des bonbons multicolores et, nouveauté d'après-guerre, les boules de pâte à mâcher. Quelle tentation, bien sûr ! Latéralement, un aménagement de tiroirs, en bois, pleins de pois cassés, haricots secs, lentilles... Ces légumes se vendaient au détail. On glissait, à l'aide d'une puisette souvent en fer blanc, la quantité désirée dans des sacs en papier kraft. Le lait, livré par le fermier dans un bidon, mesuré par quart, demi-litre ou litre, se versait



dans la bouteille ou dans le pot amené par le client. Même topo pour l'huile, pour le vin, soutirés à l'aide d'un robinet. Les conserves : petits pois, haricots verts, sardines, corned-beef (le singe), s'alignaient sur des étagères. Des demi-pains de roquefort, des blocs de gruyère, de cantal étaient disposés sur une plaque de marbre et recouverts d'un léger voile blanc pour les protéger des mouches. A la demande, l'épicière coupait les morceaux souhaités, au fil ou à la lame selon le fromage choisi. A

l'extérieur, un étal en métal supportait des cageots exposant fruits et légumes des producteurs locaux, donc de saison. Dans un bac trempait la morue à dessaler. Des barils présentait des harengs (« gendarmes ») ou des sardines salés puis séchés.



A l'heure du casse-croûte, à l'usine, les tanneurs en raffolaient, accompagnés d'une bonne rasade de vin suret du Pays Maigre. La soif occasionnée par le sel, obligeaient ces hommes à en boire plusieurs tout au long de la journée... Ardeur au travail

accrue !

Me voici au pied de la montée où se situe à droite la cordonnerie de M. Aninat. Deux ou trois marches à gravir pour accéder à son échoppe. Par une petite fenêtre donnant sur la rue de



Gozon, nous pouvions apercevoir l'artisan penché sur son travail. Une chose préoccupait énormément le gosse que j'étais. Lorsqu'il ressemelait des chaussures, il pinçait entre ses lèvres plusieurs pointes et les prenait l'une après l'autre pour les enfoncer d'un coup sec de marteau dans le caoutchouc, dans le bois... Je craignais toujours qu'il en avale une ! Son épouse, coiffée d'un magnifique chignon lui seyant à merveille, cuisinait dans l'arrière-boutique. Les bonnes odeurs des petits plats qu'elle confectionnait se mêlaient à celles, fortes, du cuir et de la colle... Mes parents, gens très modestes, se permettaient de lui apporter nos souliers ou plutôt nos galoches car la note ne s'avérait jamais très excessive : il nous fabriquait des semelles avec des morceaux de pneus. Mais lorsqu'il les cloutait, quel plaisir d'effectuer ensuite de belles glissades, place Emma Calvé, comme le décrit Claude dans le tome 6 de votre collection ! Bravo à cette famille formidable ayant le cœur sur la main.

Trois autres commerces de part et d'autre du porche : une Etoile du Midi, une boucherie, la boulangerie Fraysse et je me retrouve, la porte franchie, sur la place du Voultre. Là, un artisan peintre, M. Libourel, je crois, Les Docks Méridionaux, un marchand de volailles M. Bourles...

Je vais maintenant redescendre la rue. Je longe la boutique des Vaysse, volaillers, proposant aussi, en saison, lièvres et lapins. Immédiatement après, l'atelier de ma chère tante et mère exerçait le métier de marte-

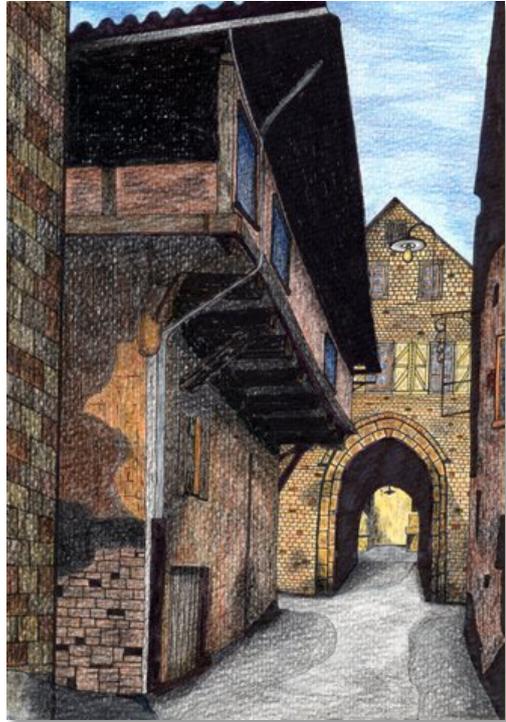
Déjà grand, je passais une partie de mes vacances à tationner de mon Je cardais la laine, une cardeuse à me faisait des des premières à posséder que, bien plus pratique mais laissant échapper beaucoup de poussière ! Assurer les livraisons avec un chariot m'intéressait car



raines Nini Noyrigat. Elle lassière.

Je passais une partie de mes vacances à tationner de mon Je cardais la laine, une cardeuse à me faisait des des premières à posséder que, bien plus pratique mais laissant échapper beaucoup de poussière ! Assurer les livraisons avec un chariot m'intéressait car

une petite pièce récompensait souvent ma démarche. Son époux, mon oncle et parrain, la secondait dans son travail. Seulement, pendant la guerre, il exerçait une activité dangereuse. En tant que Français ardent patriote, il prenait le risque de cacher des résistants, des hommes politiques et même des Juifs. A la nuit tombée, il les amenait jusqu'à sa vigne, au-dessus de Bêches, afin qu'ils puissent, incognito, continuer leur route vers l'Espagne. Ce manège, bien rôdé, fonctionna de longs mois. Malheureusement, un collabo de Millau le dénonça. Un soir, quatre soldats allemands le cueillirent en flagrant délit. Alors qu'il montait le Voultre encadré par ces militaires, il aperçut sa femme à la fenêtre. Il lui cria : « Tu ne me reverras plus ! » Il connaissait sa destinée. On le fusilla après maintes tortures. Il aurait mérité qu'on lui décerne le titre de Juste.



Je poursuis. Un arrêt devant le n° 25. La maison appartenait à M. Gasc. Elle logeait la famille Carrière, monsieur travaillant comme menuisier. Son atelier jouxtait le garage Montagnac, rue Louis Blanc. Dans le dernier tome des Millavois parlent aux Millavois, était mentionné le nom de M. Vialette, vaillant Castor. Il demeurait là, lui aussi, tout comme nous d'ailleurs. Nous vivions à huit personnes dans un deux pièces. Le cabinet se trouvait sur la terrasse dominant une cour intérieure.

Juste en face de notre appartement, Madame Mazzola gérait une épicerie, et oui, encore une ! Son époux, plombier chevronné, formait régulièrement des apprentis. Juste avant la place, un mécanicien-auto. On le surnommait « le Petit Matelot » : un jour, il eut la riche idée de partir sur une île déserte... paraît-il.

J'ai récemment rencontré Lucette, âgée maintenant de quatre-vingt-six ans. Elle me parla d'un voisin. Maquisard, à la nuit tombée, il venait rendre visite à sa femme et à ses nombreux enfants. Il possédait une mitraillette, ce qui tranquillisait les habitants du coin.

Quand je fâchais ma mère, suite à quelques polissonneries, elle s'exclamait : « Je vais te jeter dans *bésoubiaù* ! » Je vous explique. Le ruisseau de Vésoubies, déjà canalisé au XVIIe siècle, traversait notre ville dans le sens nord-sud. Il descendait une partie du haut de la rue du Barry, y actionnait un moulin. Il alimentait le bassin des jardins du château de Sambucy. Il aboutissait au lavoir de la

Tour des Canals, dans les remparts, sous la porte du Jumel. Un aqueduc amenait l'eau jusqu'à la fontaine éponyme (lieu de la sanction maternelle promise !) Construit au XVIIIe, le vieux lavoir de l'Ayrolle bénéficia aussi de cette eau providentielle.



Mon quartier, peuplé de nombreuses familles et de familles nombreuses, ressemblait, finalement, à un village. Nous nous connaissions tous... Les nouvelles circulaient, plus ou moins déformées... Les sobriquets, chacun avait le sien... Mais, lorsque le malheur entra dans une maison, tous les voisins répondaient présents et apportaient, à leur façon, leur soutien, leur réconfort.